

« Les Girondins, c'est mon parti »

SUIVEZ LE GUIDE (3/10) |

L'écrivain Philippe Sollers déclare sa flamme au club de Bordeaux, ville qui accueillera cinq matchs lors de l'Euro 2016

BRUNO LESPRI

Que devient Gourcuff? Avant de tirer sur son fume-cigarette, il demande des nouvelles de ce joueur qu'il a tant aimé, visiblement perdu de vue. Philippe Sollers est informé que l'ex-« Petit Prince » du stade Chaban-Delmas est retourné dans l'Ouest, mais pas à Bordeaux : à Rennes, sur ses terres bretonnes. Pour ne point navrer l'écrivain, silence sur la trahison intermédiaire, le passage de Gourcuff chez l'ennemi de l'OL, où il a été puni en se perdant. Souvenir d'une première rencontre : « Pour un Bordelais, vous comprenez, Lyon, c'est là-bas, c'est l'Est ! » Sollers aimant aussi citer ce mot de Stendhal : « On est dévot à Lyon, on est joueur à Bordeaux. »

Dans son bureau chez Gallimard, trois grands crus se dressent sous la menace des livres empilés. Le créateur de la collection « L'infini » avait savouré le millésime 2009. Ses Girondins, avec leur scapulaire si distingué, avaient mis fin au règne septennal des Gones de Jean-Michel Aulas. Enchanté par leurs résultats et leur jeu, Sollers louait l'entraîneur Laurent Blanc et son « style un peu britannique qui convient bien à cette ville un peu froide et aristocratique où le football est une passion retenue ». Depuis, le Cevenol a pris la tête des Bleus et surtout du Paris-Saint-Germain, qatari et nouveau riche, qui domine désormais sans partage la Ligue 1. De même que celle de Gourcuff, la cote des Girondins, qui croupissent dans le ventre mou du classement, s'est spectaculairement dégradée, sans que cela ne provoque de psychodrame comme à l'OM, même si l'entraîneur Willy Sagnol a été remercié en mars.

Il faut dire que, ces dernières années, les finances du club ont été englouties, non dans le recrutement, mais dans la construction d'un nouveau stade à Bordeaux-Lac inauguré en mai 2015, un an avant l'Euro 2016. Sollers est fortement consterné par le nom retenu, poésie du naming oblige : Matmut-Atlantique. Ce changement lui rappelle la maison de son enfance et son parc, cours Gambetta, rasés



Philippe Sollers, le 1^{er} avril, dans les bureaux de Gallimard, à Paris. WILLIAM BEAUCARDET POUR « LE MONDE »

Mes adresses

Le Grand Hôtel Quand il retourne à Bordeaux, l'anglophile Philippe Sollers descend à « l'Hôtel d'Angleterre ». Il s'agit en fait du Grand Hôtel, sur la place de la Comédie, anciennement The Regent : « Vous prenez une chambre en haut avec terrasse, vous êtes à pic sur les Quinconces et devant le Grand Théâtre. » Le bâtiment néoclassique, avec son théâtre à l'italienne, vient en deuxième recommandation, de préférence pour y entendre un opéra, ce qui ne surprendra pas de la part de l'auteur de *Mystérieux Mozart*.

Le jardin public « J'y ai passé des heures à lire », dit-il. En dehors de la ville, il y a « ce spectacle merveilleux, le mascaret, où l'eau devient rouge ». L'endroit le plus réputé pour observer ce phénomène naturel d'élévation des eaux est le port de Saint-Pardon, sur la Dordogne.

Margaux Pour Sollers, une visite de la région ne saurait faire l'économie d'un « repas bordelais », de préférence à Margaux. « On n'est pas là pour manger mais pour boire pendant que l'on mange, précisez-t-il. Huîtres et crêpinettes, et la bouteille d'Éyquem glacé, ce vin délicieux sucré-salé. Puis du poisson, alose à l'oseille, et on passe au rouge avec les viandes. On ressert le vin d'Éyquem, devenu chambré, avec les desserts. Le Bordelais n'est jamais ivre. Vous dormez d'une certaine façon, christique, le vin devient votre sang. Le réveil est impeccable. »

« Bordeaux est une ville un peu froide et aristocratique où le football est une passion retenue »

pour faire place à un supermarché, ce qu'il raconte dans *Portrait du joueur* (Gallimard, 1984), une fiction autobiographique drôle et féroce où il choisissait son épithète : « Vénitien de Bordeaux ».

Sur le parquet familial, ce descendant d'industriels en ustensiles ménagers avait dessiné un terrain pour jouer seul au ballon en assurant le commentaire radiophonique. Au lycée Montaigne, il prit le poste d'inter droit et apprit à tirer « un corner au cordeau ». Il existe une photo de lui, plus tard, tentant un contrôle dans la cour de Gallimard.

Qu'irait faire Sollers, avec sa canne et ses 79 ans, au Matmut-Atlantique ? Saluer le chanteur Pascal Obispo, fils de Max, footballeur des Girondins dans les années 1950, qui monopolise la représentation people du club de M6 ? Né en 1936, le jeune Philippe Joyaux est contemporain du parc Lescure, rebaptisé en 2001 Chaban-Delmas, ce baron du gaullisme, maire pendant près d'un demi-siècle, qui remit à Sollers le Grand Prix de la ville de Bordeaux en 1985.

Cernée d'élégantes façades bourgeoises, la belle réalisation Arts déco, avec son arche de béton blanc et ses escaliers vénitiens, ouvrit en 1938 pour la Coupe du monde de football. Le préadolescent vécut de l'intérieur le premier titre de champion de France des Girondins, pourtant promu, en 1950. Leur buteur vedette était un laveur de vitres néerlandais, au nom de peintre du Siècle d'or, Johannes Lambertus de Harder. Les autres étaient polonais, « nord-africains » comme on écrivait dans les journaux de l'époque, ou du terroir, ce que laissent

deviner des patronymes comme Mérignac ou Meynieu.

Sollers a cessé de se rendre au stade dès que les progrès de la télé ont permis de mieux voir les lucarnes dans la petite. L'admirateur de Sade n'est pas masochiste au point de suivre aujourd'hui les rencontres de son équipe sur GirondinsTV. Mais assez mordu pour ne pas manquer celles de préparation des Bleus, dont la dernière en date, le 29 mars, la victoire (4-2) contre la Russie au Stade de France. Il a apprécié la vivacité de Kanté, la tête de Gignac, le coup franc de Payet, la ruse de Coman : « Mais ils sont faibles en défense et peuvent être surpris. C'est un gardien de but et dix attaquants », m'a dit un ami. »

C'est donc derrière son écran qu'il regardera la compétition européenne du 10 juin au 10 juillet. Avec peut-être une pensée pour les nations qui viendront à Bordeaux. Comme Stendhal, il considère que c'est « la plus belle ville de France », même s'il a connu « un Bordeaux noir de suie ».

Le jeune Joyaux l'a quitté à l'âge de 15 ans pour Paris, où l'attendaient le nom de Sollers, la revue *Tel quel*, un prix Médicis, le maoïsme, le papisme. Et pourtant, « les Girondins, c'est mon parti », proclame-t-il. Le « sudiste » fit son mea culpa dans *Portrait du joueur* : « Sacrés bourgeois du Sud-Ouest... Ils maintiennent la tradition... Que j'ai eu le tort de contester, par conformisme inversé... Quelle erreur... Quelle platitude... Que de temps perdu à me déclasser... »

« Dans *Girondins*, le pluriel me paraît fort important, explique-t-il. Pas de mot plus faux que celui de Clemenceau « la Révolution est un bloc », qui consiste à les enfer-

mer dans l'enfer de l'Histoire. Parmi eux, beaucoup de femmes : Manon Roland, Charlotte Corday... Et l'avocat Vergniaud dont on a réédité les discours à Bordeaux, condamné à mort pour un mot fabuleux : « Ceux qui ne veulent pas m'entendre craignent la raison. » Ce sont des gens dont on a plus que jamais besoin face à l'Etat islamique. »

« Bordeaux est à la mode, relève Sollers, même si le maire, Alain Juppé, n'est pas à la hauteur de celui qui s'appelaient Montaigne. Quand la France traverse une crise grave, on se réfugie à Bordeaux : 1870, 1914, 1940. Cette sensation de sécurité, de savoir-vivre... On peut se cacher dans la région, qui est un royaume où l'on va d'un château l'autre. Le génie du lieu, c'est que c'est une sorte de Toscane. Hölderlin parle des « montagnes de raisin ». » Dans le dernier livre de Sollers, *Mouvement*, on croise le poète de Tübingen, qui vécut alléguées de Tourny en 1802, et surtout son camarade Hegel.

« C'est cultivé, aux deux sens du mot. Pensez au claret, ce vin que Shakespeare buvait avant de monter en scène. » On y est. Les Anglais, grande affaire pour Sollers. Le Prince noir, la Guyenne, et une enfance dans « une famille résolument anglophile avec Radio-Londres au grenier ». L'Anglais ne reviendra pas à Bordeaux, du moins pas avant les quarts de finale, mais il y aura les Gallois et les Irlandais. Assis à son bureau, Sollers laisse s'exprimer son cœur. Il s'écarte, et apparaît une photo de James Joyce. « Les Anglais ont toujours raison », lui avaient enseigné ses parents. « Sauf peut-être en ce qui concerne les Irlandais », compléta-t-il. ■

